ÉRIC DI BERNARDO

UNE HISTOIRE PICARDE

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

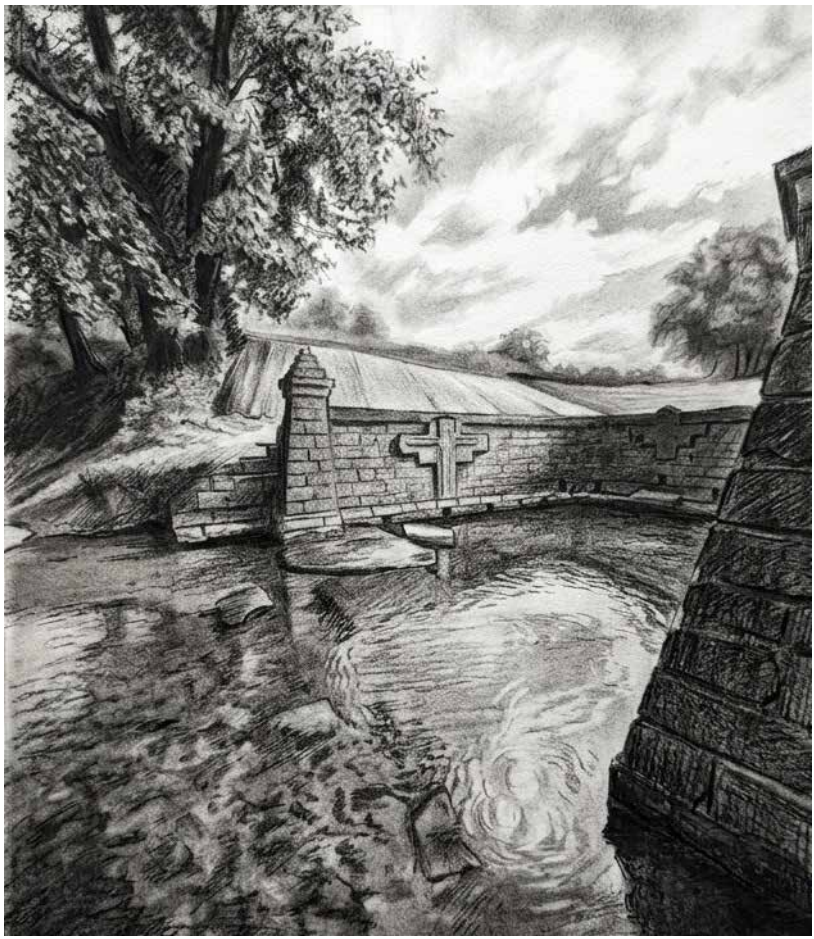
https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de *euthena.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

… …

© Éditions Maïa
Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.
ISBN 9791042537661
Dépôt légal : octobre 2026



Chapitre 1

Les Hortillonnages

Un léger gargouillis, et des éclats de diamants. Une eau limpide surgit, doucement mais invariablement et remplit méthodiquement des bassins aux pierres plates, terrain de jeu des libellules.

Fonsomme, petit village de l'Aisne, abrite la discrète source de la Somme.

De bassins en ruisseaux, elle va s'étirer paresseusement sur la plaine, et, grossie de ses affluents, canalisée par la main des hommes, elle rejoindra la mer à Saint Valery.

Depuis douze millénaires, elle dessine le visage de la Picardie. Née des sources de l'Aisne, puisant ses ressources aquifères dans les nappes souterraines gorgées de la fonte des glaciers de la période Vistulienne, pour s'étirer languissamment jusqu'à son estuaire, la Somme n'est pas qu'un cours d'eau ; elle est l'épine dorsale d'une terre et le souffle de ses habitants. Ses flots tranquilles, presque immobiles, ont patiemment sculpté les prairies grasses de l'Aisne avant de s'épanouir, aux portes d'Amiens, en un labyrinthe aquatique unique, les hortillonnages, îlots de maraîchage aux allures de mangrove.

Ici, on ne vit pas simplement au bord de l'eau ; on vit par elle et pour elle. Le fleuve impose sa propre temporalité, un rythme lent et immuable qui ignore la hâte des hommes. Dans ce réseau de rieux et d'étangs, la Somme ne divise pas les terres, elle les rassemble, unissant les îlots de tourbe par des ponts de roseaux et des chemins de barques.

Parmi ceux qui ont lié leur destin à ces eaux, la famille Demange occupe une place singulière. Depuis tant de générations que la mémoire des archives s'y perd, les Demange ont apprivoisé les flots. Ils ne sont pas les maîtres de la rivière, ils en sont les partenaires.

De père en fils, ils ont appris à lire la course des nuages dans le reflet des ondes et à deviner la fertilité de la vase sous le courant. Pour les Demange, la Somme est un héritage liquide, une alliée nourricière qui a vu naître leurs aïeux et qui, chaque matin, offre ses sédiments pour faire verdir leurs jardins.

C'est dans ce berceau de brume et de silence, où le temps semble s'être arrêté il y a des siècles, que commence l'histoire de Pierre. Mais en ce XIXe siècle finissant, le fleuve tranquille s'apprête à rencontrer le tumulte de la brique et de l'acier, et la lignée des Demange va devoir affronter un monde où la lenteur n'a plus sa place.

En cette année 1866, sous le règne de Napoléon III, la cité d'Amiens offre le visage saisissant d'une capitale picarde en pleine métamorphose, prise entre la ferveur du progrès industriel et la permanence d'un monde aquatique ancestral. Dominée par la silhouette colossale de sa cathédrale Notre-Dame – dont la flèche d'ardoise et de plomb semble percer les nuages lourds de la vallée –, la ville résonne du bruit strident du chemin de fer et du martèlement incessant des usines à vapeur. Les boulevards haussmanniens commencent à percer les anciennes fortifications, traçant des artères modernes bordées d'hôtels particuliers, mais au cœur battant de la cité, le bas de la ville demeure fidèle à sa mémoire d'eau et de brique.

Au pied de la falaise Saint-Denis, le quartier Saint-Leu s'étale comme une incroyable dentelle urbaine tissée par les bras bifurqués de la Somme. On le surnomme déjà avec une fierté populaire la « Petite Venise du Nord ». C'est un monde fascinant, saturé par l'odeur de la vase, du bois humide et de la laine mouillée. Les ruelles sombres – la rue du Don, la rue des Bonnes-Enfants ou la rue des Tanneries – sont de véritables

canyons d'étroitesse, bordés de maisons hautes aux façades de briques rouges, de torchis et de pans de bois usés par le temps. Ici, les gouttières se frôlent presque d'un côté à l'autre de la chaussée.

Les canaux – le rieu des Tanneries, le grand canal de l'Évêché, le canal des Célestins – sillonnent le quartier en tous sens. L'eau y a une couleur opaque, chargée des résidus de l'activité humaine. Partout, le son de l'eau dompte l'atmosphère : le clapotis régulier contre les pieux d'aulne des fondations, le vrombissement lourd des roues à aubes des moulins à farine ou à huile, et le claquement sec des lavoirs où les laveuses battent le linge dans l'eau glacée. Dans ces ruelles, la vie se déroule au bord du vide : de petites passerelles en bois et des ponts en pierre aux arches surbaissées relient une rive à l'autre, tandis que des barques à fond plat sont amarrées au pied des portes d'entrée.

En 1866, Amiens est l'un des grands temples du textile français, célèbre dans l'Europe entière pour son velours d'Amiens. Le quartier Saint-Leu et ses abords immédiats concentrent cette incroyable ferveur manufacturière : le long des canaux, les ateliers de teinturiers déversent leurs eaux colorées, teignant la rivière de nuances changeantes, du bleu profond extrait du pastel picard jusqu'au rouge Garance. Les étoffes de laine et de coton sont suspendues aux lucarnes des greniers pour sécher au vent frais des canaux, formant de longs calicots colorés qui flottent au-dessus des ruelles.

À quelques pas de là, la grande filature Cosserat impose sa masse imposante. À l'intérieur de ces cathédrales de brique et de fer, des centaines d'ouvriers, de femmes et d'enfants travaillent dans un vacarme assourdissant, entourés de la poussière volante du coton et sous la surveillance des volutes de fumée noire qui s'échappent des hautes cheminées d'usine.

La tannerie occupe encore une place centrale. L'air y est lourd des effluves de cuir tanné à l'écorce de chêne, et les peaux mises à sécher sur les balcons en bois des maisons donnent au quartier Saint-Leu un aspect d'échoppe médiévale toujours vivante.

À la frontière immédiate de Saint-Leu, le paysage change brutalement pour laisser place au royaume du silence et du végétal : les Hortillonnages. Sur plus de trois cents hectares, ce labyrinthe étourdissant de terres émergées et de canaux – appelés ici les rieux – s'étend à perte de vue vers Camon et Rivery.

En cette année 1866, Amiens offre ainsi le contraste fascinant d'une cité moderne à deux visages : la suie et le fer de l'âge industriel qui s'éveille d'un côté, et la fraîcheur nourricière de ses marais antiques de l'autre, réunis par le fil argenté de la Somme au cœur du quartier Saint-Leu.

L'automne 1866 marquait un tournant décisif pour le quartier ouvrier d'Amiens, alors que les fumées des usines commençaient à peine à se dissiper sous la brume matinale. La chapelle Saint-Jean-Baptiste, fraîchement consacrée, se dressait désormais comme un phare spirituel au milieu des briques rouges et du fracas des métiers à tisser. C'est dans ce décor empreint de labeur que l'abbé Gaëtan de Guillebon choisit d'ancrer son ministère, animé d'une ferveur qui forçait l'admiration de ses paroissiens.

Loin des salons feutrés, l'homme d'Église parcourait les ruelles boueuses, portant une parole d'espérance à une population éprouvée par la dureté de la vie ouvrière. Son dévouement ne se fit pas attendre : dès les premiers jours de son installation, il s'attela à tisser des liens indéfectibles avec les familles du voisinage. Le premier geste symbolique de cette nouvelle ère pastorale eut lieu en ce mois d'octobre 1866, sous la lumière tamisée des vitraux neufs.

Le petit Pierre Demange fut le premier à recevoir la grâce du sacrement entre les mains de l'abbé. Ce baptême, célébré dans le recueillement, ne fut pas seulement un acte religieux, mais l'acte de naissance d'une communauté soudée autour de son pasteur. À travers ce premier sacrement, Gaëtan de Guillebon scellait son destin à celui de ce quartier, promettant une présence constante auprès des plus humbles. Son œuvre, débutée par l'accueil de ce nouveau-né, allait

transformer durablement le visage social et chrétien de ce coin d'Amiens.

Dans cette époque troublée, Pierre, le quatrième enfant de la famille Demange, se construisit entre l'insouciance de l'enfance, le sentiment d'appartenance à ce milieu ouvrier chaleureux et solidaire, l'amour de ses frères et sœur, le sens des responsabilités dans le partage des tâches et l'embryon d'une pensée sociale.

Son grand-père, Jules, régnait sur une parcelle de terre d'une fertilité exceptionnelle, nichée au creux des hortillonnages. En ce déclin du XIXe siècle, ce labyrinthe de jardins flottants n'était pas seulement un décor, mais le véritable garde-manger d'Amiens. Derrière la figure de Jules, se cachait une blessure profonde, forgée dans la tourbe et le silence des hortillonnages d'Amiens. Jules devint le père de quatre fils, mais le destin s'acharna cruellement sur son foyer. Sa vie bascula d'abord dans le deuil lorsque son épouse, Marie, fut emportée par les complications de sa cinquième couche, laissant Jules brisé au milieu de sa solitude.

Le malheur ne s'arrêta pas là : ses trois premiers fils, nés de cet amour trop tôt interrompu, furent tour à tour fauchés par les terribles fièvres des marais avant d'avoir pu atteindre leurs quinze ans. De cette fratrie décimée, seul le plus jeune, baptisé Valentin, survécut aux miasmes du fleuve.

Pourtant, malgré ces deuils successifs qui auraient pu lui faire maudire la terre de ses ancêtres, Jules resta viscéralement attaché au marais par une relation quasi mystique. Loin d'y voir un lieu de mort, il était intimement convaincu que l'âme de ses trois anges et de sa tendre Marie continuait de veiller, diffuse et immortelle, au milieu des nénuphars, habitant à jamais les eaux calmes, sombres et boueuses des canaux d'Amiens.

À cette époque, le travail de Jules était régi par le rythme des saisons et les caprices de la Somme. La terre, enrichie par

des siècles de sédiments et de curage des rieux, permettait d'obtenir des récoltes d'une qualité rare.

Chaque matin, Jules chargeait ses légumes – artichauts, choux et poireaux – sur une longue barque à fond plat, dont la proue relevée permettait d'accoster facilement sur les berges vaseuses. Les barques à cornet sont relativement petites, avec une coque étroite en forme de proue inversée, qui permettait de les charger et de les décharger facilement depuis les quais. Leurs cornets, qui ressemblent à des chapeaux pointus, étaient utilisés pour protéger les marchandises des intempéries et du vol. Ils offraient également un espace pour entreposer des marchandises fragiles, comme les œufs, à l'abri des chocs.

Pierre imaginait souvent son grand-père ramant vers le quartier Saint-Leu pour vendre sa production directement depuis son embarcation, au milieu d'une effervescence de cris et de couleurs.

Sans machines, tout se faisait à la force des bras, le bêchage, l'arrosage à l'aide de grandes écopas en bois, et la lutte constante contre l'envasement des canaux.

Pierre aimait passionnément s'y rendre, en compagnie de Paul et Maurice, ses grands frères, et d'Alphonsine, sa grande sœur.

Maurice, le plus robuste, était le moteur de la bande. Il maniait la gaffe avec une force précoce, propulsant les barques dans les recoins les plus sauvages du marais. Paul, le rieur, était celui qui connaissait chaque trou à anguilles et chaque nid de poule d'eau. À eux deux, ils incarnaient la force tranquille de la lignée, déjà promis à devenir les piliers du domaine de Jules. Déjà dotée d'un sens aigu de la responsabilité, Alphonsine veillait sur Pierre. Elle était celle qui tressait des couronnes de joncs pour s'amuser, mais qui savait aussi reconnaître les herbes médicinales que sa mère, Pierrette, utilisait pour soigner les fièvres du marais. Le petit dernier passait des heures à plat ventre sur le bord des barques, fasciné par le ballet des épinoches et des tritons dans l'eau

transparente. Il était le spectateur émerveillé des exploits de ses frères.

Leurs journées étaient une succession d'aventures rythmées par les saisons. En été, ils se livraient à des joutes nautiques improvisées, Paul et Maurice s'affrontant à coups de rames tandis qu'Alphonsine et Pierre arbitraient, tantôt rieurs, tantôt moqueurs, depuis la berge, les pieds dans l'eau fraîche. Leur plus grand plaisir était la récolte des « trésors » du fleuve. Maurice plongeait pour ramener des bois immergés aux formes fantastiques, que Paul sculptait ensuite grossièrement pour en faire des chevaux ou des soldats. C'était une vie sauvage et pure, où la seule horloge était la position du soleil au-dessus de la majestueuse cathédrale, dont les flèches semblaient veiller sur cette communauté laborieuse.

Jules observait cette vitalité avec un sourire discret. Il les laissait courir les rieux, sachant que c'est ainsi que l'on « apprivoise » le fleuve. Parfois, il les réunissait tous les quatre pour leur apprendre le geste sacré du curage ou la manière de planter les boutures de saules pour consolider les berges.

« Écoutez le marais, mes petits, » leur disait-il souvent. « Il vous dira toujours où la terre est solide et où l'eau veut passer. Si vous respectez le fleuve, il vous protégera ».

Personne ne se doutait alors que ce quatuor allait être brisé. Maurice et Paul ne savaient pas qu'ils porteraient bientôt l'uniforme au lieu du tablier de toile. Alphonsine ignorait qu'elle échangerait l'odeur du foin coupé pour celle de la graisse de machine, et Pierre ne se doutait pas que ses mains, si habiles à attraper les libellules, seraient bientôt prisonnières des engrenages de fer.

Ces années-là furent pour eux comme un talisman. Plus tard, dans la pénombre de la manufacture ou sous les balles prussiennes, c'est le souvenir de ces éclats de rire sur l'eau et de la chaleur du soleil sur leurs peaux brunes qui leur permettrait, pour un temps, de rester debout.